



HAL
open science

POCAHONTAS

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. POCAHONTAS. Pierre BRUNEL. DICTIONNAIRE DES MYTHES FEMININS, Editions du ROCHER, pp.1572-1579, 2002, 2 268 04383 5 9. hal-01722439

HAL Id: hal-01722439

<https://hal.science/hal-01722439>

Submitted on 4 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

POCAHONTAS

Un mythe national américain

Première Indienne à entrer dans l'histoire puis dans la légende du Nouveau Monde, *Pocahontas*, qui aurait sauvé la vie du célèbre capitaine John Smith, un des fondateurs de la colonie de Jamestown, et épousé John Rolfe, l'introducteur de la culture du tabac en Virginie, inaugure la série des grands mythes et archétypes féminins – la pionnière, la *Southern Belle*, la *mammy* noire, la vamp, la star, la pin-up, la *career woman* – à laquelle l'Amérique donnera naissance. C'est d'ailleurs un des paradoxes les plus piquants de l'histoire et de la culture de ce pays que le premier mythe spécifique à voir le jour sur le sol américain mette en scène une femme (alors que le puritanisme des premiers colons, les Pères Pèlerins, a toujours entretenu une forte suspicion à l'égard de la femme), de surcroît, une Indienne (alors que l'histoire de l'Amérique s'ouvre sur un massacre, celui de ses premiers occupants).

Pocahontas, « incarnation érotique de l'opulent pays de Cocagne qu'est le Nouveau Monde » (P. Pétilion), symbole des terres sauvages de l'Ouest s'ouvrant enfin à la civilisation, plus tard amalgamée à une autre figure féminine, la Princesse indienne, première incarnation de l'Amérique (cf. *infra*), n'en deviendra pas moins, au XIX^e siècle, une sorte de symbole officiel du Nouveau Monde, avant d'être éclipsée par la mâle figure de l'Oncle Sam.

De la chronique à la légende

Dès le départ, les faits sont suspects, car perçus à travers le filtre de la légende propagée par John Smith (1579-1631) dont le nom est indissolublement lié à celui de *Pocahontas*. Personnage haut en couleurs, il rejoignit la London Company en 1606 après avoir combattu les Turcs en Hongrie et en Transylvanie pendant cinq ans et joua un rôle déterminant dans la fondation de la colonie de Virginie. Dans sa *Generall Historie of Virginia* (1624), J. Smith relate, dix-sept ans après les faits, l'anecdote sur laquelle se grefferont la légende puis le mythe de *Pocahontas*. Ce n'est d'ailleurs qu'un des trois épisodes de ce genre rapportés par l'auteur, qui semble affectionner le *topos* romanesque du sauvetage par une belle Indienne, alors que dans un récit composé après son séjour parmi les Indiens de la tribu de *Powhatan*, il n'en fait nullement état mais indique avoir été traité avec bienveillance et courtoisie par son hôte.

Pocahontas, de son véritable nom *Matoaka* (*Pocahontas* n'étant qu'un surnom signifiant selon les historiens “la petite dévergondée”, “la polissonne”, ou “l'enfant gâtée”), fille de *Powhatan*, puissant chef de la confédération des tribus algonquiennes de la région du Tidewater de Virginie, serait née vers 1595. Son histoire est liée aux débuts de la colonisation du continent américain et, plus précisément, à l'arrivée le 20 décembre 1606 de cent vingt colons partis de Londres sur trois navires, le *Susan Constant*, le *Godspeed* et le *Discovery*, pour

s'établir en Virginie sous la conduite du commandant Christopher Newport. Après dix-huit semaines en mer, ils atteignirent la baie de la Chesapeake le 26 avril 1607 où ils établirent un campement baptisé Jamestown en l'honneur du Roi. Ils s'y installèrent à partir du 14 mai et subirent dès le 26 la première attaque des Indiens. En moins de six mois, une cinquantaine d'entre eux mourront de faim et de maladie. Les autres ne devront leur salut qu'à l'habileté avec laquelle John Smith négocia la fourniture de vivres par les Indiens et au retour de Newport qui apporta des provisions et une centaine de colons supplémentaires parmi lesquels deux femmes.

Pendant qu'il explorait la Chickahominy River, en décembre 1607, Smith fut capturé par les Indiens. Selon le récit qu'il en fit plus tard, Smith, d'abord bien accueilli par le grand chef, fut ensuite ligoté sur un autel de pierre où les Indiens s'apprêtaient à l'immoler à coups de gourdin, quand il fut sauvé de l'exécution grâce à l'opportune intervention de *Pocahontas*. En fait, il semblerait, selon certains auteurs, que ce simulacre d'exécution et ce sauvetage *in extremis* fissent partie d'un rituel traditionnel chez les Indiens. Toujours est-il qu'à partir de là, *Pocahontas* devint l'intermédiaire entre l'Anglais et son père qu'elle persuada de venir en aide aux colons confrontés aux pires difficultés.

Après cette rencontre, l'histoire des deux protagonistes diverge avant de se recouper à Londres, quelques années plus tard. En 1608, Smith est élu président du Conseil de Virginie, mais à la suite d'une blessure, en octobre 1609, il est contraint de retourner en Angleterre. Cependant, cinq ans plus tard, il prend part à l'exploration de la Nouvelle-Angleterre puis se consacre à la rédaction de plusieurs ouvrages importants – *Description of New England* (1616), *Map of Virginia* (1612) et *Generall Historie of Virginia* (1624) – retraçant à la suite de son opuscule *A True Relation of such occurrences and accidents of note as hath happened in Virginia* (1608), premier texte jamais écrit sur l'Amérique en Amérique elle-même, la chronique des débuts de la colonisation en Amérique du Nord.

Quant à *Pocahontas*, après le séjour de John Smith dans la tribu de son père, elle épousa un Indien appelé *Kocoun* en 1610 et vécut dans la région du Potomac, tout en gardant des contacts avec les Anglais. En 1612 ou 1613, *Pocahontas* fut à son tour capturée par le capitaine Samuel Argall qui, avec la complicité d'un chef indien de la tribu des *Patowomeck*, l'attira sur son navire pour l'échanger contre rançon. S. Argall avertit *Powhatan* qu'il lui rendrait sa fille en échange de vivres mais aussi des prisonniers anglais, des armes et du butin qu'il détenait. *Powhatan* s'exécuta en partie et demanda que l'on traite bien sa fille qui fut alors transférée dans la nouvelle communauté de Henrico sous l'autorité de Sir Thomas Dale. C'est là que *Pocahontas* apprit non seulement les coutumes et les manières des Anglais mais qu'elle se convertit à la foi chrétienne. C'est également au cours de sa captivité que

Pocahontas rencontra un jeune veuf, John Rolfe, riche planteur de tabac (ce fut lui qui en 1613 importa des graines de tabac des Antilles et croisa les plants avec la variété cultivée par les Indiens, initiative à l'origine de l'irrésistible engouement pour "l'herbe aux fous" qui allait assurer la prospérité de la colonie), qu'elle épousa le 5 avril 1614 contre la promesse de sa libération, et avec l'accord de son père. John Rolfe, homme religieux, semble avoir beaucoup hésité avant d'épouser une païenne ; ce n'est qu'après la conversion de *Pocahontas*, désormais baptisée Rebecca, qu'il se décida à convoler « *pour le bien de la plantation, l'honneur de notre pays, la gloire de Dieu et mon propre salut, ainsi que la conversion à la vraie connaissance de Dieu et de Jésus-Christ d'une créature païenne* ». Cette union, sanctionnée en 1615 par la naissance d'un fils, Thomas, inaugura une période de paix de huit ans entre Indiens et colons. L'année suivante, au printemps 1616, *Pocahontas* ou plutôt Lady Rebecca Rolfe, sa famille et sa suite indienne se rendirent en Angleterre à l'instigation de Sir Thomas Dale qui souhaitait lever des fonds pour la Compagnie de Virginie. Il utilisa donc *Pocahontas* et la douzaine d'Indiens Algonquins ramenés d'Amérique dans sa campagne de propagande en faveur de la colonie. *Pocahontas* charma la bonne société londonienne et fut reçue au palais royal de Whitehall par le roi Jacques I. Lors de son séjour londonien, elle aurait rencontré John Smith, mais, là encore, les versions divergent : Smith se serait offusqué qu'elle l'appelle "père" et elle lui aurait tourné le dos ; au cours d'une seconde rencontre, elle l'aurait traité de menteur et lui aurait intimé l'ordre de prendre la porte.

Rolfe, son épouse et son fils repartirent pour la Virginie en mars 1617, mais *Pocahontas* tomba malade (pneumonie, tuberculose, variole ?) et dut être débarquée à Gravesend où elle mourut le 21 mars à l'âge de vingt-et-un ans. Elle fut enterrée à Gravesend mais sa tombe fut détruite lors de la reconstruction de l'église. Ce ne fut qu'après sa mort, et lorsque sa renommée fut bien établie dans la société londonienne, que Smith composa la fable que l'on connaît. Le chef *Powhatan* mourut l'année suivante en 1618 ; peu après, les compagnons de Smith et de Rolfe se retournèrent contre les Indiens qui les avaient aidés ; ils furent décimés, dispersés et dépouillés de leurs terres.

Naissance et fonctions du mythe

À partir de sa relation par J. Smith dans sa *Generall Historie of Virginia* (1624), la légende de *Pocahontas* va graduellement s'emparer de l'imagination populaire jusqu'à devenir un élément clé non seulement de la culture et du folklore américains mais aussi un lieu commun sinon un point de passage obligé de toute historiographie officielle. Ce processus de mythisation s'intensifiera et se consolidera essentiellement entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècles où auteurs populaires, prosateurs, poètes et dramaturges vont constamment utiliser et remanier ce « premier récit des origines ». L'histoire de *Pocahontas* sera également

annexée et romancée par la littérature féminine qui en fera un personnage sentimental. *Pocahontas* est finalement devenue une des plus séduisantes vignettes de l'imagerie d'Épinal associée à l'ère coloniale et à la conquête du continent autour de laquelle l'Américain continue de structurer son imaginaire. Comment expliquer ce phénomène, cette promotion inattendue d'un épisode mineur de la colonisation en mythe national ? La raison essentielle tient, semble-t-il, à ce que cette fable met en scène la nouveauté et l'absolue étrangeté de l'expérience du Nouveau monde : la rencontre avec l'Autre, le Peau-Rouge, et l'énigme de sa présence et de ses origines (on en fit même un Sémite, descendant des tribus égarées d'Israël). En effet, la légende de *Pocahontas* ne prend tout son sens que par rapport à un arrière-plan où se manifeste la dualité de sentiments vis-à-vis de l'Indien – « désir d'extermination, désir de glorification. Tous deux sont encore à l'ordre du jour » (D. H. Lawrence) – perçu à la fois comme un bon et noble sauvage mais aussi comme un être maléfique, une incarnation du mal. Cotton Mather, le prédicateur puritain, en fait un « reptile cuivré », exposant le colon au triple péril de perdre sa vie, sa foi et son humanité en « s'ensauvant ». La légende de *Pocahontas* fait ainsi fonction d'exorcisme tout d'abord parce qu'elle illustre « la conversion de la sombre vierge à la foi chrétienne » (L. Fiedler). Mais, outre ce ralliement à la foi chrétienne, les versions postérieures de la fable mettront en exergue l'exploit mythique de *Pocahontas* lorsque, peu de temps après sa conversion, elle prévient à la faveur de la nuit les colons anglais de l'attaque imminente de la tribu de son père. Ralliement « politique » cette fois-ci, qui fait de *Pocahontas*, avant la lettre, la contrepartie féminine de l'Oncle Tom, c'est-à-dire du traître envers son groupe ethnique.

Enfin, l'histoire de *Pocahontas* marque l'émergence de ce qu'on a appelé « le Mythe de l'amour dans les grands bois » (L. Fiedler), à savoir la rencontre de l'homme blanc avec l'Indienne. Fantasme d'homme blanc où s'expriment la nostalgie d'un autre type de relations avec les autochtones et la promesse d'épousailles symboliques scellant l'union d'un Adam européen et d'une Ève indigène dans l'Éden du Nouveau Monde. Le mythe de *Pocahontas* offre ainsi une vision rassurante où l'indigène apparaît dans un rôle bienveillant de médiatrice œuvrant à la réconciliation de l'homme blanc avec cette terre nouvelle et ses habitants autochtones. *Pocahontas*, mauvaise fille mais bonne fée, est de plus associée au don du tabac ; elle est censée avoir initié les nouveaux venus à sa culture et assuré ainsi l'essor économique de la Virginie qui deviendra la plus prospère des Colonies et la porte-parole de l'Amérique jusqu'au XIX^e siècle. Dès ce premier récit, se met en place un des grands *topoi* du roman américain : le commerce amoureux sur fond de réussite commerciale et sociale. L'histoire de *Pocahontas* est, somme toute, un bon exemple des résolutions que l'imaginaire est susceptible de mettre en œuvre à partir d'une opposition de type A vs. B, en l'occurrence

l'antagonisme entre Blancs et autochtones. L'imaginaire américain va s'emparer de l'histoire de *Pocahontas*, la transformer en mythe dont la fonction essentielle est bien de gérer les tensions entre diverses polarités et d'en opérer la médiation progressive, d'où son incontestable caractère "euphorique" et "euphémique" renforcé par un évident romantisme.

Avatars du mythe

Le personnage de *Pocahontas* va rencontrer au cours de son évolution d'autres figures mythiques avec lesquelles elle finira par se confondre et notamment, la Princesse indienne, symbole des colonies anglaises en Amérique, elle-même avatar de la Reine indienne, première incarnation de l'Amérique. C'est Martin Waldseemüller, chanoine de Saint-Dié qui, dans sa *Cosmographia Introductio* de 1507, donna le premier le nom d'Amerige (du grec *ge, terre de*), c'est-à-dire « terre d'Amerigo ou Amérique », du nom d'Amerigo Vespucci, son découvreur, au Nouveau Monde et suggéra qu'il s'agissait en fait d'un quatrième continent venant s'ajouter à l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Ces trois entités étant traditionnellement représentées par une figure de reine résumant leurs principales caractéristiques, Martin Waldseemüller, en ajouta une quatrième, une reine sauvage, quelque peu redoutable qui, au fil du temps et de nouvelles représentations, finira par s'adoucir et s'humaniser en la personne de sa fille, la Princesse indienne. Chevauchant parfois un tatou, symbole du Texas, coiffée de plumes, armée d'un arc et flanquée de G. Washington ou de B. Franklin, telle apparaît désormais la nouvelle incarnation de la future République américaine dans la décennie qui précéda la déclaration d'Indépendance. L'émergence de ce personnage emblématique, parfois associé à l'arbre de la liberté et à l'aigle impérial, tout comme l'adoption, à la même époque, du terme d'Américain – et non plus de sujet de sa Majesté – pour désigner les colons, témoignent des aspirations à l'autonomie des anciennes colonies par rapport à la mère-patrie devenue entre-temps la marâtre *Britannia*.

Pocahontas croisera sur sa route une autre figure symbolique, *Columbia*, divinité gréco-romaine qui doit son nom à Christophe Colomb et se propage surtout vers 1760. Son intégration dans le paysage culturel américain sera renforcée par la publication du *Hail Columbia* de F. Hopkinson en 1789 et la *Columbiad* de J. Barlow en 1807. Grâce à ce nouvel avatar, l'Indienne, Diane des grands bois au teint cuivré, commence à se dépouiller de tout ce qui rappelle l'état de nature (flèches, animaux) et à blanchir jusqu'à se confondre avec déesse néo-classique de la liberté américaine. Désormais blonde, couronnée de lauriers et drapée d'une tunique blanche ou du drapeau américain, *Pocahontas*, transfigurée en déesse républicaine, participe au culte de Washington, le Cincinnatus du Nouveau Monde, et des vertus civiques et militaires de la civilisation hellénique et de la Rome antique. Après la Révolution, la métamorphose sera complète : la princesse indienne confondue avec Minerve facilitera le retour du

refoulé de la culture américaine, c'est-à-dire tout son héritage méditerranéen, et scellera l'unité de l'Ancien et du Nouveau Monde, l'alliance de la pastorale américaine et de l'Arcadie mythique.

Enfin, il convient de signaler que *Pocahontas* aura un équivalent masculin en la personne de *Squanto*, qui jouera pour les colonies du Nord un rôle similaire au sien, celui du bon Indien aidant à la survie de la colonie et initiant les Blancs à la culture de la plante vivrière à laquelle ils devront leur salut : le maïs.

Postérité de *Pocahontas* : de l'archétype à l'anti-*Pocahontas*

Pocahontas apparaît dès le XVII^e siècle dans un récit, *Historie of Travaill into Virginia Britannia* (1615), dont l'auteur, William Strachey, est un contemporain de John Smith, mais c'est essentiellement le théâtre vers la fin du XVIII^e siècle (on recense une douzaine de pièces dont *The Indian Princess, or la Belle Sauvage* de James Nelson Barker, 1807, et *Pocahontas, or the Settlers of Virginia* de G. Washington Parker Curtis, 1830) puis la littérature populaire et la fiction sentimentale féministe du début du XIX^e siècle qui assureront la promotion du personnage au statut de figure mythique qui est aujourd'hui le sien. Il convient cependant d'observer que si la légende de *Pocahontas* a donné naissance au mythe de la rencontre dans les grands bois du Blanc et de l'Indienne, l'histoire et la culture américaines ont connu d'autres expériences qui constituent désormais un paradigme assez complet des modes de relations possibles entre deux membres de sexe opposé appartenant à des communautés ethniques différentes. À cela il convient d'ajouter les multiples variantes suscitées par la fantaisie et l'imagination des auteurs contemporains qui n'ont pas hésité à soumettre le mythe à divers traitements irrévérencieux faisant la part belle à la parodie, à la farce, au grotesque (cf. *The Sotweed Factor* de J. Barth, 1960), au style néo-western, etc. L'histoire de *Pocahontas* ne représente en fait qu'une variante parmi bien d'autres dans l'immense corpus que composent les récits de captivité, sous-genre de la littérature américaine. Ainsi, existe-t-il plusieurs représentations de la rencontre inverse, c'est-à-dire de la femme blanche avec l'Indien, la plus célèbre étant celle de Mary White Rowlandson, femme d'un pasteur de la Nouvelle-Angleterre qui fut enlevée par les Indiens le 10 février 1676 et gardée en captivité plus de onze semaines. Elle relata cette mésaventure dans un ouvrage au titre-fleuve publié en 1682 : *La Souveraineté et Bonté de Dieu de même que la Bonne Foy de Ses Promesses Desmontrée ; Ceci étant de Mrs Mary Rowlandson le récit de la Captivité et de la Restitution, dédié par elle à tous ceux qui Désirent Connoître ce que Dieu lui Fit et son Accordement avec elle, Spécialement à ses chers Enfants et à ses Proches*. De même, convient-il de signaler l'existence d'un contre-mythe, l'Anti-*Pocahontas*, Hannah Duston, "la femme blanche au tomahawk", qui enlevée par les Indiens le 15 mars 1697 recouvra la liberté au prix d'un combat sanglant et s'échappa

en emportant le scalp de ses ennemis. Cette version marque la fin des illusions romantiques et romanesques : à l'image des relations entre les Blancs et les Peaux-Rouges, la rencontre est sanglante et impitoyable. Enfin, par rapport à ces versions *yankees*, donc protestantes, le Canada a fourni une variante catholique des plus intéressantes : il s'agit de l'Indienne *Mohawk*, Catherine Tekakwitha (née en 1656), qui ayant fait don de sa vie à Jésus-Christ, meurt toujours vierge en 1680, victime des privations qu'elle s'est imposées. Ironie ou récompense suprême, la vierge indienne est transfigurée sur son lit de mort : sa carnation cuivrée se change en teint de lis et de roses !

Enfin, l'historiographie officielle et les media (le cinéma, la télévision, la presse et la publicité) ont largement contribué à la permanence et à la rémanence du mythe national, mais la Légende de *Pocahontas* – comme en témoigne la récente polémique autour du film produit par W. Disney en 1995 – reste, plus que jamais, un thème très sensible dans le contexte des relations ethniques aux États-Unis. Ainsi, les descendants de la nation *Powhatan* réagirent violemment au film de Disney qu'ils accusèrent de véhiculer un certain nombre de stéréotypes ou de contre-vérités et de renouer avec la vision manichéenne du “bon et du méchant Indien”.

“Un merveilleux demi-mensonge” (D. H. Lawrence)

Le mythe de *Pocahontas*, symbiose originale d'éléments appartenant à la culture indienne, gréco-romaine et américaine, a exercé un puissant attrait sur l'imagination populaire et continue à hanter l'imaginaire du Nouveau Monde parce qu'il traduit une des aspirations les plus profondes mais aussi les plus utopiques de l'âme américaine : la nostalgie de la Pastorale ou la célébration des épousailles symboliques entre le Vieux et le Nouveau Continent, entre le Blanc et l'autochtone, vœu pieux, romance éphémère, qui cédera vite la place au divorce consommé entre les deux communautés. Sa durable fascination tient donc à ce qu'il illustre non seulement le double mythe du salut par la femme et de la réconciliation entre les races mais encore l'un des moments clés de l'histoire et de la civilisation américaines : le face-à-face avec l'Indien. Expérience fondatrice de la confrontation avec l'autre homme et l'autre de l'homme, qui marque la véritable naissance de l'Américain : « *Dès l'instant où l'Européen regarde pour la première fois un Indien en face, il devient autre chose : il devient un Américain* » (L. Fiedler). Épiphanie plus troublante et transformation plus fulgurante encore lorsqu'elle confronte – selon un schéma établi il y a près de quatre siècles – l'Européen à une Indienne, « *Vénus au teint cuivré* » émergeant des sombres forêts d'un monde nouveau.

Paul CARMIGNANI
Université de Perpignan-Via Domitia

CHRONOLOGIE

J. Smith, *Generall Historie of Virginia*, 1624.

William Strachey, *Historie of Travvaill into Virginia Britannia*, 1615.

James Nelson Barker, *The Indian Princess, or la Belle Sauvage*, 1807.

G. Washington Parker Curtis, *Pocahontas, or the Settlers of Virginia*, 1830.

Hart Crane, *The Bridge*, 1930.

J. Barth, *The Sotweed Factor*, 1960.

BIBLIOGRAPHIE

Edward D. Neill, *Pocahontas and Her Companions*, 1869.

Grace S. Woodward, *Pocahontas*, 1969.

Philip L. Barbour, *Pocahontas and Her World*, 1970.

Leslie A. Fiedler, *The Return of the Vanishing American*, 1968.

Helen C. Rountree, *Pocahontas's People : The Powhatan Indians of Virginia*, 1990.

FILMOGRAPHIE

W. Disney, *Pocahontas : Une légende indienne*, 1995

RÉFÉRENCES MYTHIQUES ET MYTHOLOGIQUES

Pastorale, Arcadie.

CORRÉLATS

Vénus, Diane, Minerve.